

Michel Bussi

NE LÂCHE PAS
MA MAIN

Roman

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Presses de la Cité, 2013

ISBN 978-2-258-09994-4

Presses de la Cité	un département place des éditeurs
	place des éditeurs

Retour à l'Alamanda

17 h 07

La capitaine Aja Purvi peste tout en écrasant la pédale de frein de la Peugeot 206. Juste avant le tunnel du Cap de la Marianne, l'une des deux voies de la route littorale est bordée par une rangée interminable de cônes orange.

En travaux !

L'entrée du tunnel ressemble à une immense bouche noire aspirant avec une lenteur exaspérante un collier de tôles multicolores. La 206 roule encore au pas quelques dizaines de mètres, puis s'immobilise derrière un 4 × 4, à la même hauteur qu'un pick-up rouge.

Aja consulte l'horloge à côté du volant. Enervée.

Combien de temps lui faudra-t-il pour parcourir les huit kilomètres qui la séparent de l'hôtel Alamanda ? Trente minutes ? Une heure ? Davantage ?

Aja, furieuse, observe les vagues de l'océan Indien frapper le piton rocheux qui, paraît-il, ressemble au profil de Marianne. Mouais... Aja n'a jamais reconnu l'icône républicaine dans ce bloc de basalte qu'on aurait mieux fait d'exploser à la dynamite plutôt que de dépenser des milliards pour la route des Tamarins, quelques centaines de mètres plus haut, qui défigure le paysage et qui ne réglera

rien pour la circulation sur l'île. Il entretiendra juste les Réunionnais dans l'illusion que l'on peut toujours immatriculer plus de voitures, trente mille supplémentaires chaque année, jusqu'à l'infini. Il faut pourtant se rendre à l'évidence : La Réunion est une montagne qui a poussé dans l'océan. Presque toute la population se tasse au bord de la mer, et tous se déplacent en bagnole sur l'étroite bande à peu près plate entre l'océan et la base des volcans, tournent en rond, aussi libres que des protons dans un cyclotron. Un ralentisseur de particules, les Réunionnais testent le concept.

Aja coupe le contact, résignée. Le type à côté, dans son pick-up, la regarde avec insistance, un mètre au-dessus d'elle. Un Cafre dont le bras sort d'un tee-shirt blanc et pend à la portière par la vitre ouverte. Cela aussi énerve Aja. Si elle avait pris le Jumper de la gendarmerie, ou ne serait-ce qu'un gyrophare à coller sur le toit de sa 206, elle aurait avalé la route du littoral en quelques minutes, les voitures se seraient écartées devant elle comme une mer s'ouvre devant le prophète, y compris ce Cafre qui tord le cou pour avoir une vue plus plongeante sur ses seins... Inconsciemment, Aja referme les pans de son chemisier. Parfois, ces types lui donnent envie de porter le voile. Rien que pour les faire chier.

Par 30 °C, un tchador ou une casquette, après tout...

Ou un képi...

Le directeur de l'Alamanda, Armand Zuttor, a insisté...
Lourdement !

« Une intervention discrète, hein, Aja, tu ne vas surtout pas effrayer les touristes ! »

Ce Gros Blanc¹ de directeur d'hôtel la tutoie sous prétexte qu'il l'a connue toute petite, quand elle suivait ses parents à l'Alamanda. Entre affection et humiliation, la frontière est parfois mince, Aja n'est pas dupe.

1. Nom donné aux Métropolitains restés riches depuis la colonisation.

« C'est une affaire privée, tu comprends, Aja, pas une enquête officielle. Martial Bellion ne souhaite pas porter plainte, tu passes et tu le rassures à propos de sa femme, je te le demande comme un service. »

Un service ? Incognito ? Ben voyons... Comment refuser ? Le tourisme, c'est 80 % de l'emploi de Saint-Gilles. L'hôtellerie, c'est deux cents emplois... Une trentaine rien que pour l'Alamanda.

D'après Armand Zuttor, il n'y a pas de quoi paniquer, il s'agit d'une affaire banale, un couple de Parisiens dont la femme est partie avec sa valise et dont le mari s'est retrouvé tout seul comme un con au bord de la piscine avec une gosse de six ans sur les bras.

« Plutôt cocasse, hein, Aja ? Si c'était arrivé à n'importe quel créole, on se serait contenté d'en rigoler. Même un Zoreille¹. Mais un touriste... Et puis le mari refuse l'évidence, le petit oiseau qui s'est envolé, il a insisté pour qu'on prévienne les flics, pour qu'ils rappiquent, tout de suite... Tu comprends ? »

Aja comprend. La capitaine de la gendarmerie de Saint-Paul a donc rappiqué comme un pompier à la première quinte de toux du piton de la Fournaise...

Tête baissée dans la circulation de fin d'après-midi. Point mort, plus personne n'entre et ne sort du tunnel désormais. Aja soupire et ouvre la vitre d'une main nerveuse, côté conducteur. Il fait lourd, pas de vent. Un temps à faire fondre les pneus. Un air de séga² dégouline sur la file immobile de voitures, craché par les haut-parleurs de l'autoradio du pick-up. Le Cafre accompagne de ses doigts bagués le rythme de la musique créole, attendant sans doute que l'animateur de radio Freedom égrène les kilomètres de bouchons sur l'île, tout en précisant, pour remonter le moral local, qu'il n'existe pas d'itinéraires BIS ici, ou que les

1. Français métropolitain installé à La Réunion.

2. Musique et danse réunionnaises.

bisons futés ne sont pas une des espèces endémiques sur l'île.

Aja rejette la tête en arrière sur le siège conducteur. Envie de laisser la bagnole là et de finir à pied. Le Cafre, lui, semble s'en foutre du bouchon, apprécier, même. Il a de la musique, du soleil, la mer... une fille à mater.

Comme s'il n'avait que ça à branler de sa journée...

17 h 43

Martial Bellion se tient face à Aja Purvi. Il est très pâle, note la capitaine de gendarmerie. C'est elle qui a mariné une heure sous le soleil, les fesses collées au siège en skaï de la 206, et c'est pourtant ce touriste qui sue à grosses gouttes malgré la climatisation du hall de l'hôtel. Dès qu'elle est entrée, il s'est levé de son fauteuil en plastique, imitation rotin.

— Capitaine Purvi ?

Il a gardé la bouche ouverte, comme s'il cherchait à mieux respirer, exactement comme les poissons exotiques dans l'aquarium derrière lui.

— Je... je m'excuse de vous avoir dérangée, capitaine. Je me doute que, pour la gendarmerie, une telle disparition peut apparaître très... très banale... Mais... mais comment vous dire... Pardonnez-moi, capitaine, je cherche mes mots... Derrière les apparences... il... il y a...

Aja adopte une pose compatissante pendant que Martial essuie son front trempé avec un pan de sa chemise ouverte. En une seule phrase, Bellion s'est déjà excusé deux fois. Elle trouve étrange ce sentiment de culpabilité, d'autant plus qu'il contraste avec son allure de beau gosse, ces pectoraux impeccables en transparence sous sa chemise Blanc du Nil. Pourquoi se sentir à ce point coupable ?

Bellion aspire une bouffée d'air à battre le record du monde d'apnée, puis se lance d'un coup :

— Capitaine, je vais m’y prendre autrement, ce sera plus simple. Je ne suis pas stupide, je me doute que tout le monde va penser que ma femme m’a planté là. Bien entendu... Les tentations ne manquent pas sur l’île. Ecoutez-moi, capitaine, ce n’est pas le cas... Elle ne serait pas partie ainsi. Pas sans sa fille... Pas sans...

Aja interrompt soudain les hésitations de Martial.

— D’accord, monsieur Bellion. Inutile de vous justifier, nous allons faire tout ce qui est possible. Vous avez de la chance, Armand Zuttor est aux petits soins pour ses clients... Ici, la gendarmerie fait partie des services proposés par l’hôtel. Assurer leur sécurité, vous comprenez. Je vais enquêter sur la disparition de votre femme, je vous rassure, avec toute la discrétion nécessaire...

— Vous souhaitez que...

La sueur colle le lin de la chemise à la peau de Martial. Transparente. Aja sourit tout en détournant le regard vers le chirurgien jaune qui joue les caïds dans l’aquarium. Quelque chose dans l’attitude de ce touriste paniqué continue de l’intriguer.

— Ecoutez-moi, monsieur Bellion, il est trop tard aujourd’hui, mais vous devrez passer dès demain à la brigade de Saint-Gilles pour signaler officiellement la disparition de votre femme. On vous demandera des papiers d’identité également, et un certain nombre de renseignements administratifs. D’ici là, je vais voir ce que je peux faire. Auriez-vous une photo de votre femme ?

— Bien entendu.

La photo passe. Aja détaille l’impeccable ovale du visage de Liane Bellion, la cascade de cheveux blonds, les fines dents blanches. Une sang-pur ! Elle comprend qu’un tel brin de fille puisse susciter bien des appétits au cœur de ce laboratoire du métissage qu’est La Réunion. Aja se pince les lèvres, l’air compréhensif.

— Merci, monsieur Bellion. Armand Zuttor m’a déjà relaté l’essentiel des événements. Restez dans le hall ou le

jardin de l'hôtel, buvez un rhum ou une bière, cela vous fera du bien, mais ne remontez pas tout de suite dans la chambre. Ne touchez à rien, je vous tiens au courant dans quelques minutes.

17 h 46

Gabin observe Aja contourner la piscine et s'approcher du bar. La capitaine de gendarmerie pose la photo sur le comptoir d'un geste sec.

— Une belle fille comme ça dans l'hôtel, tu as dû la repérer, Gabin ?

Le barman prend le temps de répondre. D'ordinaire, le regard des clients qui se tiennent devant son comptoir dévie derrière lui, en direction de l'impressionnante collection de rhums arrangés qui occupe trois étagères dans des bonbonnières aussi colorées que des philtres dans la vitrine d'un apothicaire. Aja, elle, le fixe droit dans les yeux. Le rhum, elle s'en fout. Comme la plupart des Zarabes¹, elle ne boit pas d'alcool. Ce n'est pourtant pas faute de lui avoir proposé, juste pour goûter, lorsqu'elle était ado et qu'elle attendait pendant des heures au bord de la piscine son père et sa mère. Avant le drame.

Puisque Aja le dévisage, Gabin ne se prive pas en retour. La chef de la gendarmerie de Saint-Gilles est une fleur assez rare sur l'île. Une Zarabe métissée créole. Gabin possède une opinion assez précise sur les Zarabes, le métissage est peu fréquent chez eux, ils préfèrent généralement ne partager ni leurs gènes ni leurs comptes en banque. Discrets et efficaces. Vingt-cinq mille membres, treize mosquées, aucun niqab, pas de voile ni autre signe ostentatoire... et toutes les entreprises de tissus, de bagnoles et de quincaillerie de l'île !

1. Réunionnais musulman d'origine indienne.

Aja est zarabe par son père, créole par sa mère. Peut-on la considérer comme une jolie fille ? se demande Gabin. Pas facile de trancher. Parfois le métissage compose des chefs-d'œuvre qui vous saisissent par leur beauté universelle ; mais le plus souvent, la nature teste des trucs. Genre Aja. Un assemblage peu probable de longs cheveux noirs, de regard bleu en amande surmonté de sourcils noirs et épais qui se rejoignent presque au-dessus des yeux. Un joli potentiel, analyse Gabin, mais pour donner une note esthétique, il faudrait qu'Aja sourie, parfois. Il faudrait la voir en maillot de bain aussi. Pas gagné. Aja est une fille des Hauts de Saint-Paul, d'un des immeubles sordides de Plateau Caillou, il l'a connue à l'âge du collège. Déjà à l'époque, Aja se comportait comme un margouillat¹ dans une classe d'endormis². Douée, comme il en pousse une tous les dix ans. Du genre à peine bronzée, à n'avoir jamais fichu les pieds dans l'eau du lagon, à bosser, bosser, bosser, plus que les autres. Aja est partie étudier en métropole, comme beaucoup d'autres. Fac de droit à Panthéon-Assas, puis école de gendarmerie chez les Bretons, à Châteaulin. Major de promotion. Mais contrairement aux autres surdoués de l'île, Aja est revenue. Elle le regrette peut-être, maintenant. Les places sont chères pour les métisses qui veulent grimper les échelons de l'administration régaliennne sur l'île... On l'a enterrée à la brigade territoriale autonome de Saint-Gilles-les-Bains. Sauf que la petite est nerveuse, ambitieuse, cogneuse, Gabin l'a vue à l'œuvre, un petit margouillat capable de grimper très haut. La soif de vengeance comme motivation supplémentaire. Les Zoreilles de Saint-Denis risquent d'avoir du mal à la museler longtemps...

Aja agite la photo devant son nez, impatiente.

— Alors, Gabin ?

— Alors quoi ? Je crois pas avoir entendu la sirène, Aja... Tu fais des heures supplémentaires au black ?

1. Lézard.

2. Caméléons.

— Faut croire... Tu connais les flics. On se déplace pas pour une créole qui se fait tabasser par son mari. Mais une touriste qui prend le maquis...

Gabin sourit de toutes ses dents blanches.

— T'apprends la diplomatie, Aja, c'est bien...

Aja ne répond rien, comme si elle méditait, puis insiste à nouveau.

— Alors, tu sais quoi sur la tantine¹ ?

— Presque rien, ma belle. Tu sais bien. Je reste planté derrière mon bar comme un filao. J'ai juste vu la fille passer devant les transats, faire tomber le maillot, s'envelopper dans une serviette, puis pschitt. Va demander à Naivo, à l'accueil. Tu ne peux pas le rater, c'est un nouveau, un Malgache avec une tête de lémurien qui aurait enfilé une cravate. C'est lui qui a ouvert la porte de sa chambre à Bellion...

17 h 51

Aja entre dans le hall. Aucune trace de Martial Bellion. Il a dû suivre ses conseils, se faire discret, s'éloigner, la laisser enquêter. Elle esquisse soudain un sourire : Gabin ne mentait pas, c'est effectivement un lémurien qui tient l'accueil ! Naivo est assis derrière son bureau, les yeux marron ronds comme des billes, des poils clairs partout sur le visage, une couronne de cheveux gris et raides d'une oreille à l'autre... et une cravate rayée blanche et noire, comme s'il s'était enroulé la queue autour du cou.

Une grosse peluche lémurienne sensible au charme des blondes. La photo de Liane agitée devant ses yeux globuleux le rend intarissable.

— Oui, capitaine Purvi, j'ai vu monter Liane Bellion dans sa chambre cet après-midi. Oui, son mari est venu me

1. Petite amie.

chercher dans le hall pour lui ouvrir la chambre 38. Combien de temps après ? Une heure je dirais. Ce pauvre type avait l'air inquiet, paniqué même, comme un malheureux dans ses tongs et son short de bain. C'est moi, capitaine, qui lui ai ouvert la chambre 38... Il y avait, comment dire ? Du désordre. Des traces de lutte. Ou de sieste entre mari et femme, si vous voyez ce que je veux dire, capitaine...

Une des billes noisette disparaît sous la forêt poivre et sel d'un sourcil, ce qui, pense Aja, doit correspondre à un clin d'œil chez les lémuriens.

— Sauf... continue Naivo. Sauf que toutes les fringues de la fille avaient disparu. Vous pouvez me croire, j'ai l'œil pour ça. Liane Bellion avait fait sa valise.

Les poils d'un œil se ferment à nouveau, façon velcro.

— Mais le plus important, ce n'est pas ça, capitaine, le plus important, c'est qu'il y avait des traces de... comment dire ?

Aja plisse les yeux. Elle sent d'instinct qu'elle ne va pas aimer la suite. Le lémurien se redresse encore.

— Des taches qui ressemblaient sacrément à des traces de sang.

Aja encaisse, imperturbable.

— On va monter, si cela ne vous dérange pas. Vous allez m'ouvrir...

Ils montent. Deuxième étage. Aja laisse juste glisser le regard vers les baies vitrées et observe les clients qui discutent autour de la piscine sous le ciel rouge, cocktails à la main ; le dos nu des femmes, les volutes de fumée, les gamins qui s'éclaboussent dans l'eau fluorescente que des spots sous-marins colorent successivement en bleu, rouge et vert.

Soirée tropicale. Calme plat. Ambiance de paradis. Armand Zuttor avait raison, les gyrophares auraient fait désordre.

Naivo le lémurien fait tourner les clés dans sa main et avance vers la chambre 38. Il se donne des allures de gardien de zoo qui ouvrirait avec résignation la grille de la cage du gorille disparu.

— Capitaine, je peux vous parler ?

La voix semble surgir d'un haut-parleur invisible. Aja se retourne et découvre dans son dos une vieille femme accrochée à son balai-brosse. La créole, qui s'est rapprochée à pas de loup du bout du couloir, répète :

— Tu es bien la capitaine Purvi ? La petite Aja. La fille de Laïla et Rahim ?

Aja ne sait pas ce qui l'énerve le plus. La référence à son enfance de la part d'une femme qu'elle ne reconnaît pas ou le rythme indolent des paroles de la femme de ménage. Elle acquiesce vaguement de la tête.

— Je vois souvent ta mère, tu sais, ma petite Aja, continue la créole. Au marché couvert de Saint-Paul, presque un matin sur deux. On parle du passé comme deux vieilles.

Aja se fend d'un sourire.

— Je vous écoute...

Le lémurien n'a pas bougé. La créole non plus. Bloquée.

— Seules, finit-elle par préciser.

— D'accord, accepte Aja en se tournant vers Naivo.

Le lémurien écarte des pupilles indignées, dresse les poils des yeux et des tempes, puis s'éloigne à contrecœur jusqu'à l'extrémité du couloir. La créole au balai semble chercher ses mots, Aja attend quelques secondes, puis anticipe.

— Vous êtes ici depuis quand ?

— Trente ans et six mois, ma petite Aja...

Aja soupire.

— Je parle de cet après-midi, madame. Je voulais dire « ici, dans ce couloir ».

Eve-Marie sourit, prend le temps de consulter sa montre, puis répond.

— Quatre heures et trente minutes.

— C'est beaucoup, non ?

— Disons que d'habitude, c'est plus calme à mon étage...

Aja contemple le sol, les murs, les tableaux, les vitres, tout est aussi propre que dans un couloir d'hôpital. Le prénom de la femme de ménage est brodé sur sa blouse.

— Eve-Marie, vous m'avez l'air d'une femme organisée et précise. Dites-moi exactement qui est passé dans votre couloir cet après-midi.

La vieille créole prend un temps infini pour poser le balai-brosse contre le mur.

— Eh bien, Naivo et le mari sont montés vers 16 heures pour ouvrir la chambre 38. La chambre était vide et...

Eve-Marie réajuste le foulard dans ses cheveux crépus. Mèche par mèche. Aja récupère la parole pour accélérer le rythme.

— Eve-Marie, nous sommes d'accord, Martial Bellion est monté à 16 heures. Liane Bellion était montée une heure plus tôt, vers 15 heures. C'est ce qui s'est passé entre-temps qui m'intéresse. Si vous n'avez pas quitté votre couloir, vous avez forcément vu madame Bellion sortir de sa chambre.

Eve-Marie a repéré sur la vitre la plus proche une invisible trace qu'elle essuie avec un coin de torchon turquoise. Une éternité après, elle répond :

— Du monde, entre 15 et 16 heures, ça, j'en ai vu passer dans mon couloir... Mais pas la blonde...

Coup de massue derrière la tête.

— Comment cela ? hurle presque Aja. Liane Bellion n'est pas ressortie de sa chambre ?

Eve-Marie maîtrise ses effets, elle plie lentement en quatre le torchon. Elle devrait écrire des polars.

— Le mari est remonté.

— Une heure après, je suis au courant.

— Non, pas une heure après, bien avant. Je dirais un quart d'heure après sa femme...

Nouveau coup de massue. Pleine poitrine.

— Vous... vous en êtes certaine ?

— Oh oui, ma petite Aja, tu peux me faire confiance, personne ne peut passer dans mon couloir sans que je le remarque.

— Je n'en doute pas, Eve-Marie. Continuez...

Eve-Marie jette un œil méfiant à Naivo. Le lémurien tourne en rond devant l'ascenseur. La créole baisse un peu la voix.

— Il est entré dans la chambre. Sur le coup, j'ai pensé qu'il voulait se payer un peu de bon temps avec sa femme. C'était l'heure de la sieste, tu vois ce que je veux dire, ma petite Aja. La gamine était en bas avec les amis. Le mari est ressorti quelques minutes plus tard de la chambre, dix minutes maximum. Il est venu vers moi. Il m'a demandé un service.

Aja observe son reflet dans la fenêtre. Son regard bleu se délave dans les lueurs fluorescentes de la piscine, quatre mètres plus bas.

— Un service ?

Eve-Marie met un temps infini à se retourner vers le chariot qui contient sa poubelle, les produits détergents, les brosses.

— Oui, un service. Il m'a demandé s'il pouvait emprunter mon chariot. Pas celui-ci, le gros, celui dans lequel je mets le linge, les draps, les serviettes. Vide. Il est entré avec dans la chambre, il est ressorti deux minutes plus tard, il a pris l'ascenseur... puis hop, disparu. J'ai retrouvé mon chariot en bas, au niveau - 1, près du parking. Ça peut te sembler bizarre, ma petite Aja... Mais ici, on ne refuse rien aux clients.

La main fébrile de la capitaine prend appui sur le rebord de la fenêtre.

— Le chariot de linge, il vous a dit pour quelle foutue raison il en avait besoin ?

— Tu sais, ici, ma petite Aja, on ne pose pas non plus de questions au client. *La lang na pwin le zo*¹...

Aja se mord les lèvres.

— Quelqu'un d'autre est entré ? Sorti ? Dans le couloir, pendant tout l'après-midi ?

— Personne ! Tu peux me croire, Aja. La katish du 38 n'est jamais ressortie de sa chambre.

Pourquoi ne pas croire Eve-Marie, en effet ?

— Votre... votre chariot à linge. Il... il est grand comment ?

Eve-Marie semble réfléchir.

— Pour te donner une idée, y a marqué dessus qu'il peut contenir quatre-vingts kilos de linge. Je vois où tu veux en venir, ma petite Aja. Entre nous, je serais surprise si la petite blonde en maillot en pesait plus de la moitié.

Pendant que le regard d'Eve-Marie se tourne vers d'autres invisibles poussières, Aja fixe le jardin de l'hôtel. Au maximum, une vingtaine de personnes conversent, boivent, attendent le coucher de soleil. Aja repère Martial Bellion sous un réverbère, il se tient sur une chaise haute. Une petite fille de six ans est assise sur ses genoux.

Sa femme n'est jamais ressortie de la chambre...

Naivo a parlé de traces de lutte dans l'appartement. De taches de sang.

L'hypothèse rassurante d'une escapade amoureuse de la belle s'est singulièrement assombrie...

Le lémurien a dû repérer que la conversation était terminée, il s'avance dans le couloir, clés à la main. Il va falloir lui expliquer, ainsi qu'au directeur de l'hôtel, que le programme a changé. Armand Zuttor ne va pas aimer... Il y a toutes les chances pour que les affaires dispersées dans la

1. Proverbe réunionnais, « la langue n'a pas d'os », il faut faire attention à ce que l'on dit.

chambre 38 soient autant de pièces à conviction d'une scène de crime. Aja baisse les yeux vers sa montre. Dans l'idéal, il faudrait venir relever les empreintes, les traces de sang, l'ADN, et tout le reste du protocole. Dès ce soir.

Reste à convaincre Christos de se déplacer...